

# L'EFFET KOULECHOV

FANNY GUSCIGLIO



éditions du  
Gros  
Caillou

# L'EFFET KOULECHOV

Fanny Gusciglio

# L'EFFET KOULECHOV

*Roman*

éditions du  
Gros  
Caillou

*Ceci est une œuvre de fiction.  
Toute ressemblance avec des personnes ou événements  
existant ou ayant existé serait purement fortuite.*

*Tous droits réservés pour tout pays.  
Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon  
et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.*

*Couverture : Augustin Manaranche © knape / Nic\_Taylor / iStock images  
Mise en pages : Nord Compo*

*© Éditions du Gros Caillou, 2026, Lyon*

ISBN : 978-2-494202-35-1  
[www.editionsdugroscaillou.fr](http://www.editionsdugroscaillou.fr)

*Les choses sont filmées, on ne les voit pas. Ce qui est filmé,  
ça a beau être filmé, on ne le voit pas. Voir – entendre,  
c'est du travail et non pas du donné. [...] Le doute règne  
au montage : le doute sur ce qui est filmé. [...]  
C'est donc un apprentissage du regard et de l'écoute  
qui suppose que rien n'a été vu, rien entendu, rien gagné  
définitivement au tournage, et qu'il vaut mieux mille fois  
risquer de perdre que risquer d'avoir gagné d'avance.*

Jean-Louis Comolli

## Jour 8

Les jambes de Louise tremblent si fort qu'elle croit les entendre claquer dans un bruit sec, comme un chiffon mouillé qu'on secoue à la fenêtre. Elle jette un regard discret à l'homme qui se trouve à une quarantaine de mètres, au bout du couloir sombre. Il lui tourne le dos et baragouine au téléphone dans une langue qu'elle ne comprend pas. Depuis l'embrasement de la porte de la salle de montage, Louise voit l'échelle – plus près d'elle, à une dizaine de mètres – comme un graal, le bout du tunnel, sa délivrance. Elle reste bloquée dans l'encadrement de la porte, bloquée par une peur qui l'empêche de faire un pas en avant ou en arrière, bloquée sur sa main ensanglantée. Elle se retourne, parcourt la pièce du regard à la recherche d'un objet qui pourrait l'aider, quand ses yeux se posent sur le lapin en peluche vert d'eau aux grandes oreilles qui trône comme un totem sur la table de montage. Elle le fixe quelques secondes. La peur laisse soudain place à la détermination.

*L'instinct maternel n'existe pas, pense-t-elle. L'instinct de survie, oui.*

Elle fait un pas en avant, hors de l'embrasure : elle choisit le couloir. L'homme est toujours à une quarantaine de mètres, toujours dos à elle, parfois de trois quarts. À pas de loup, elle se dirige vers l'échelle. Chaque pas est une victoire. Son cœur bat à deux cents à l'heure, elle l'entend cogner dans ses tempes, résonner dans son corps tout entier. Elle grimpe un barreau, puis deux, puis quatre... À chaque échelon, le chiffon qui claque. Alors qu'elle est presque arrivée en haut de l'échelle, le sang sur sa main lui fait perdre sa prise. Elle se raccroche de justesse à un barreau. Retient sa respiration quelques secondes. Elle est comme en apnée. Il baragouine toujours, il n'a rien entendu. Elle continue de monter, en pilotage automatique, sans regarder autour d'elle, sans entendre rien d'autre que les battements de son cœur. Elle se faufile à travers la trappe, avance à quatre pattes sur le toit, referme l'abattant et le bloque avec un parpaing. Elle ferme les yeux. Pas d'agitation, pas de signe de l'homme, pas de cris de surprise en bas. Elle rouvre les yeux, se relève en laissant craquer ses genoux. La nuit est belle. Les lumières scintillent au loin sur la banlieue triste.

Louise connaît par cœur ce toit où elle est montée fumer tant de fois durant la semaine qui vient de s'écouler. Elle évalue à présent ses chances d'en descendre. Elle enjambe un muret et des bouteilles de bière vides pour atteindre l'escalier de secours, sur la gauche, qu'elle emprunte. Elle parvient à accéder au balcon d'une salle du premier étage ravagée par un incendie. Un petit balcon bétonné tout en longueur, bordé d'un garde-corps en aluminium gris très fin, qu'on croirait prêt à céder sous le poids d'un moineau. Alors qu'elle s'apprête à descendre l'escalier de secours pour arriver au rez-de-chaussée, l'homme surgit de l'intérieur de la salle incendiée et ouvre violemment de ses gros bras tatoués la

porte vitrée donnant sur le balcon. Visage rouge et veines apparentes, il hurle dans une langue que Louise ne comprend toujours pas. Elle plante son regard fébrilement déterminé dans le sien, qui, lui, est plus menaçant que jamais. Elle n'ose pas imaginer de quoi il est capable.

L'homme s'approche de Louise, désormais dos au vide, à six mètres du sol. Son cœur bat encore plus vite dans ses tempes, le chiffon claque encore plus fort dans ses jambes. Son regard passe successivement de l'escalier à sa gauche au vide derrière elle.

Mais elle n'a plus peur.

**J-1**

*Thelma et Louise*

*Séquence 9, plan 12 sur 15. Penser à ouvrir la scène sur un plan large. Chercher dans les autres prises un regard moins appuyé du héros parce que là, vu ce contrechamp sur son chien, on a l'impression qu'il a envie de coucher avec.*

Louise coupe le son et efface l'enregistrement de son dictaphone. Un dictaphone dernier cri, à la superbe qualité sonore, envoi d'e-mails intégré et capacité de stockage maximale, avec lequel elle enregistre tout en salle de montage. Pour ne rien oublier.

Son amie Aurélie le lui a offert pour ses trente-cinq ans après des années à se moquer des obsessions analogiques de Louise, avec ses radios-réveils vintage, ses agendas papier, ses milliers de carnets et de stylos de couleur. Lorsque Louise a commencé à crouler sous les projets, elle a, non sans réticence, mis de côté sa prise de notes à l'ancienne pour céder à l'utilisation du dictaphone. Au fil du temps, l'immédiateté des notes orales et le temps gagné sur ses heures de travail l'ont conquise. Quand on aspire à être l'une des monteuses les plus en vogue de Paris,

on doit faire quelques compromis. Aujourd'hui, elle ne peut plus se passer de son petit outil enregistreur, bien qu'elle aime toujours dégainer ses jolis stylos de temps à autre.

Avec mélancolie, Louise charge ses notes vocales restantes dans le dossier consacré sur son ordinateur. Elle n'avait toujours pas trié les notes de son dernier film, tant elle a été absorbée par sa grossesse et l'arrivée de sa fille.

Un an et demi.

Un an et demi qu'elle n'a pas été noyée dans un flot de rushes, d'images par milliers qu'elle seule a pour rôle d'assembler, de faire parler, afin qu'elles racontent une histoire. Et ça lui manque, toutes ces images... Belles ou ratées, saturées ou sous-exposées. Les plans larges sur les décors ou serrés sur les personnages, les plans au drone, les plans-séquences, les plans rapprochés sur des acteurs charismatiques, les rushes imparfaits. Éviter les faux raccords, donner l'illusion d'une temporalité, enchaîner les fondus, gommer les longueurs d'une prise, reconstituer la vision d'un réalisateur... Louise peut tout faire avec des images, et aucune ne lui échappe. Elle est monteuse de cinéma.

Sauf qu'elle n'a plus vraiment l'impression de l'être, en ce moment. On ne peut pas dire qu'elle soit débordée de travail. Enfin, de travail rémunéré. Son congé maternité de trois mois touche à sa fin. Trois mois, c'est le délai légal qu'on accorde aux jeunes mamans pour s'occuper de leur progéniture après la naissance. Pour Louise, les esprits malins qui ont appelé cette période un congé n'ont de toute évidence jamais expulsé un être humain de leur vagin après vingt heures d'agonie, ni été recousus à l'entrejambe avec du fil et une aiguille, ni nourri ladite progéniture quinze fois par jour avec leurs seins crevassés. Ce sont sûrement les mêmes esprits malins qui estiment que la

grossesse n'est pas une maladie, que les femmes font ça depuis des millénaires.

Louise s'est rendu compte qu'elle n'allait pas bien alors que sa fille avait un mois. Elle rentrait d'une promenade en poussette quand, comme ça, sans raison, entre le Franprix et la fromagerie, elle s'est écroulée. Par terre, sur le trottoir, une main sur la poussette, l'autre cachant les larmes qui inondaient son visage. Elle a explosé en sanglots et n'a plus été capable de s'arrêter. Les passants, mi-curieux, mi-inquiets, se sont succédé. Une vieille dame en particulier a pris le temps de s'accroupir à côté d'elle. Elle lui a caressé l'épaule, l'a aidée à se relever et l'a raccompagnée jusqu'à son appartement.

Depuis, Louise survit. À défaut de se noyer dans des images, elle se noie dans des couches, et ne pas travailler ne l'aide pas à refaire surface.

Il est 23 heures. Elle est assise sur son canapé. Elle jette un coup d'œil rapide à sa boîte mail : Estelle, son agente, n'a pas répondu à ses trois derniers messages. Le boulot n'est pas près de tomber. Avec le pognon que Louise lui a fait gagner en dix ans de collaboration (dix pour cent de commission quand même), elle trouve son silence radio un tantinet gonflé. Il faudrait qu'elle parle sérieusement à Estelle et que, cette fois, elle hausse le ton. Elle reste techniquement l'une des meilleures monteuses de Paris.

Pas un seul long-métrage à monter depuis le cataclysme de son dernier film, *Les Outsiders*. Juste deux pubs de grande marque. Louise s'attendait un peu à moins travailler, mais pas à ce point. La grossesse surprise et la naissance qui a suivi lui ont permis de

ne pas regarder les choses en face pendant quelque temps, mais cela commence à devenir préoccupant. Elle a pourtant tendu des perches à ses collègues réalisateurs et producteurs quand ils sont venus rencontrer le bébé avec à la main un paquet tantôt Vertbaudet, tantôt Sergent Major, mais à part lui répondre que sa fille était « trop-mignonne-le-portrait-craché-de-son-papa », ça n'a rien donné de bien concret.

Rosa va à la crèche depuis quelques jours, l'adaptation est quasi faite, il est temps de se remettre au travail. Avec Idriss, ils ont dû monter un dossier digne d'une création de start-up à vingt millions d'euros pour obtenir une place en crèche, il s'agirait donc de l'optimiser.

Louise ferme et pose son ordinateur sur la table basse rectangulaire en chêne massif qu'ils ont chinée aux puces de Saint-Ouen avant que l'arrivée de Rosa ne rende leurs virées du dimanche matin plus compliquées. Elle se lève de son canapé en velours ocre, va mettre sa tasse de tisane dans l'évier et se poste devant la fenêtre du salon de leur appartement typiquement parisien : pas très grand, parquet point de Hongrie grinçant, poutres apparentes. Le charme de l'ancien. Un charme payé au prix fort, à un taux d'intérêt indécent, à l'époque des gros contrats. L'affiche du *Cuirassé Potemkine* trône fièrement sur le mur couleur crème. En bons monteurs qui se respectent, Louise et Idriss vénèrent la scène du landau dans les escaliers, qui a signé la révélation de leur vocation, bien qu'ils lui préfèrent l'hommage de De Palma dans *Les Incorruptibles*. Du dernier étage, le couple a une vue sublime sur les toits de Paris, et par ce temps

dégagé de début d'automne, malgré l'heure tardive, Louise peut apercevoir la pointe du Sacré-Cœur.

Louise retire puis jette son cardigan sur le buffet en rotin qui occupe un pan entier du mur du salon, où siège la colleuse de montage vintage qu'Idriss lui a offerte pour son trentième anniversaire. C'était son rêve. La colleuse-monteuse est l'ancêtre des logiciels de montage numérique. Cette machine permettait de découper la pellicule cinématographique à l'aide d'un petit levier, puis d'en recoller des morceaux pour assembler le film, à la grande époque du 35 mm. Aujourd'hui, Louise le déplore, le montage, c'est tellement moins sophistiqué, tellement moins artisanal – on n'appelle même plus les monteuses des « colleuses ». Mettre les mains dans le cambouis, couper, recoller de la péloche... ça, c'était du métier. Louise aurait aimé connaître cette ère-là. Sa machine couleur crème date de 1950. Il reste même quelques bouts de pellicule à l'intérieur. Le plateau et la pince sont tout rouillés, mais elle l'adore. Comme l'homme qui la lui a offerte.

Sur la pointe des pieds, elle va entrouvrir, comme chaque soir, la porte de la chambre du bébé pour s'y faufiler et jeter un coup d'œil attendri au-dessus du lit à barreaux, sans que la lumière du salon vienne atteindre le sommeil de Rosa. Le regard de Louise parcourt le petit corps de sa fille. Rosa dort à poings fermés, littéralement : son bras droit est tendu vers le haut, son minuscule poing fermement replié. La bouche grande ouverte, elle émet un ronflement enrhumé qui évoque plus un pochtron tuberculeux qu'un bébé de son âge, ce qui est troublant mais étrangement touchant. Son bidou tout rond est douillettement enveloppé dans un body jaune poussin et gonfle au gré de ses respirations.

Les plis de ses cuisses forment des boudins adorables de chair dodue, rebondie, et douce comme la plus soyeuse des pêches. Ces cuisses ont tout juste trois mois. Louise les mangerait.

Elle referme la porte avec délicatesse, pour ne pas faire grincer ce gond qui aurait dû être huilé, voire changé, il y a des mois. Elle retire son legging, le pose comme le cardigan à côté de sa machine vintage pour ne pas faire de bruit en se déshabillant dans la chambre conjugale, et rejoint Idriss dans leur lit. En petite culotte, Louise se glisse sous la couette et entremêle machinalement ses jambes aux siennes. Le lit est déjà tout chaud du corps qui s'y repose depuis une heure. Idriss a le dos tourné. Elle l'embrasse tendrement. Qu'est-ce qu'elle l'aime, ce dos, doux, chaud, rassurant, tacheté de grains de beauté. Elle passe une main dans ses cheveux bouclés. Il lui manque. Leur vie d'avant lui manque. À moitié réveillé par sa présence, Idriss se retourne dans un râle et pose la main sur la cuisse de sa compagne.

Les yeux de Louise se ferment aussitôt pour se fondre dans un noir total, tant elle est épuisée.

éditions du  
Gros  
Caillou

# LES IMAGES NE MENTENT JAMAIS POUR CEUX QUI SAVENT REGARDER.

Louise est une monteuse de cinéma réputée,  
mais depuis la naissance de sa fille,  
les propositions se font rares.  
Peut-être est-ce lié à ce qu'il s'est passé  
lors de son dernier film ?

Alors, quand un ancien camarade lui propose  
de finaliser le montage d'un long-métrage, elle accepte,  
malgré les zones d'ombre qui planent sur le projet...  
Mais Louise sait mieux que personne faire parler les images,  
et ce qu'elle croit découvrir sur le tournage des *Débutantes*  
pourrait la mettre en danger.

Traductrice de films et passionnée de cinéma,  
Fanny Gusciglio nous dévoile l'envers du décor  
dans ce thriller paranoïaque plus vrai que nature.

ISBN : 978-2-494202-35-1  
19€ prix TTC France  
[www.editionsdugroscaillou.fr](http://www.editionsdugroscaillou.fr)

